

LE ZIG-ZAG

JOURNAL ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE

Organe de notre Société Artistique, Littéraire, Scientifique et Mondaine

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

PARIS

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF :

AYMÉ DELYON

34, rue Truffaut, 34

Reçoit le mercredi, de 2 à 10 heures

ABONNEMENTS :

Un an, 8 fr. 50. — Six mois, 5 fr. — Trois mois, 3 fr.

Les Annonces se traitent de gré à gré et sont reçues directement au bureau du journal.

Pour collaborer, s'adresser au Rédacteur en Chef

LYON

DIRECTEUR : ERUAL

95, rue Molière, 95

Il sera rendu compte de tout ouvrage dont deux exemplaires seront remis à la Direction.

SOMMAIRE

Les Armes de France, Adamas — Une fête du Zig-Zag. — Nouvelles en Zig-Zag, Ant. Brébion. — Les Premières, Pierre Dufay. — Le Salon Lyonnais de 1885, Erua.

FEUILLETON : La Gouvernante Modèle, Erua.

Les Armes de France

Notre croquis représente aujourd'hui les écus accouplés de France et de Navarre, objet de dédain pour les uns, simple curiosité archéologique pour les autres, mais qui n'en resteront pas moins toujours les armes de la France, emblèmes d'un passé glorieux, sur l'acquis et des traditions duquel nous vivons et dont rien n'effacera le souvenir et le prestige.

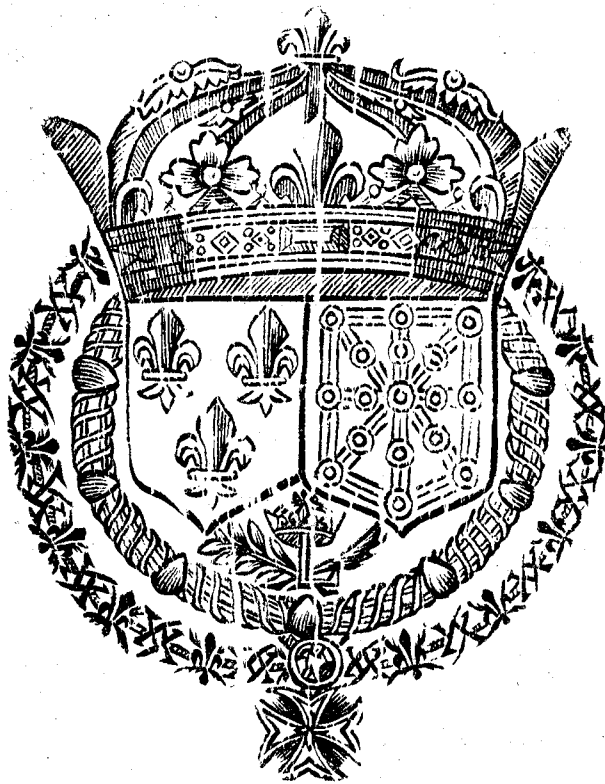
Pour parler dignement de ces armoiries, les plus belles et les plus anciennes du monde auxquelles une foule de vieux auteurs ont consacré des volumes entiers, il nous faudrait toute une série d'articles; nous nous contenterons de résumer brièvement les différentes opinions sur leurs origines; après quoi nous soumettrons à nos lecteurs nos propres idées à ce sujet. On a voulu voir dans les fleurs de lis, soit une figure altérée de l'angon ou javelot des Francs, soit d'abeilles, et même de crapauds; jusqu'au seizième siècle, Nostradamus, en ces centuries obscures, appelle nos rois, les héritiers des Crapauds, d'autres ont regardé ces fleurons comme une représentation, assez exacte d'ailleurs, de l'iris ou du glaïeul aux pétales décurrents, fleurs de la Lys, nom d'une petite rivière affluent de la Somme, sur les bords de laquelle les Parisii, colonie belge auraient campé.

La Colombière, dans son Théâtre héraldique, rapporte que les Francs « flots d'abord, digue après » ayant remporté une grande victoire sur les Allemands, couvrirent leurs boucliers de fleurs jaunes abondant sur le champ de bataille, probablement des ornithogales jaunes; ce qui décida Clovis à les adopter pour emblèmes au lieu et place de trois croissants qui figuraient sur son écu.

Selon quelques analistes, les lys n'auraient été transplantés dans les armoiries que sous Louis VII, le jeune, surnommé Florus. à cause de sa beauté. La paronymie des mots lois et lis donna l'idée de prendre cette fleur pour attribut royal. Enfin, d'après une légende en crédit chez les hagiographes, l'étendard fleurdelisé

aurait été apporté à Clotilde par un pieux solitaire de Joye-en-Val, près Poissy, lequel le tenait lui-même d'un ange; plus tard, en mémoire de ce fait, on éleva un monastère en un lieu appelé Montjoie sur le territoire de Pontoise; tandis que la garde de l'oriflamme était confiée aux moines de Saint-Denis.

Mais si on considère que le lis apparaît dès les premiers temps



de la monarchie, comme ornement du sceptre, que les croissants lunaires, symboles d'Isis, étaient en honneur chez les Gaulois et les Francs dont les premières enseignes furent aussi le cochon, animal révérent des Egyptiens à qui il servait de charrue, cochon signifiant soc dans le vieux copte et même en grec, que nos antiques vierges noires, si communes, ne sont que des images d'Isis tenant son fils Horus, que le vaisseau des armes de Paris rappelle les fêtes données en l'honneur du navire d'Isis, au mois de mars, alors que les fleuves redevenaient navigables, que saint Denis, patron des

parisiens, a pour patron lui-même dans l'antiquité, Dionysios, Bacchus ou Osiris, mythes cosmogoniques, que le nom de Paris signifie enfants d'Isis, il ne faut voir dans la fleur de lys que la mystique fleur de Lotus. On sait assez qu'Isis et la vierge Marie ne sont qu'une seule et même figure que tous les traits de l'histoire de l'une sont applicables à celle de l'autre.

Ce n'est pas ici le lieu d'établir et de suivre ce parallélisme non moins exact que celui de saint Denis et de Bacchus, observons seulement que la lune est un symbole commun à Isis et à la Vierge, celle que l'Eglise elle-même appelle la femme vêtue du Soleil, *amicta sole*, couronnée d'étoiles, *coronata stellis*, entourée de lis, *lilis vallata*. Si donc le lotus égyptien est devenu le lys du royaume de Marie, ce n'est qu'une justice du temps et de l'histoire et nous pourrions citer beaucoup de faits de ce genre.

Les Mariologues qui étudient l'économie de la religion au point de vue de la Sainte Vierge, font ressortir le symbolisme du lis. C'est ainsi que dans la Bible, nous voyons le Seigneur ordonner à Moïse de remplir de lis les vases des autels, et inspirer à Salomon l'idée d'en décorer les chapiteaux du Temple, préfiguration de l'Eglise, image elle-même du Ciel, dont Marie est reine.

David fait aussi graver des lis sur les boucliers conservés dans les arsenaux sacrés et devant au besoin servir aux lévites. Dans le Cantique des Cantiques, d'où est tiré l'office de la Sainte Vierge, la salamite et son bien-aimé se comparent mutuellement aux lis. Les anciens attribuaient à cette fleur la puissance d'écarter les périls. Judith, figure prophétique de la Vierge, ceint son front d'une couronne de lis, avant de pénétrer dans la tente d'Holopherne.

Le lis des vallons passe dans les Saintes Lettres pour l'emblème de toutes les vertus et le chef-d'œuvre de la Nature dans lequel Dieu se complait. On a remarqué de plus que les commencements de la monarchie française ressemblaient à ceux du christianisme; c'est un ange qui apporte l'oriflamme; un lis est aussi le caducée de l'ange de l'annonciation.

Saint Rémy et sainte Geneviève reproduisent le vieillard Siméon et Anne la prophétesse, tandis que sainte Clotilde, autre mère de douleurs, garde dans son cœur les secrets de l'avenir. La sainte Ampoule est apportée au baptême de Clovis par une colombe, forme prêtée au Saint-Esprit, présent au baptême de Notre-Seigneur. Aussi, sur les vitraux des fonts-baptismaux de notre église de Saint-Nizier, a-t-on eu l'ingénieuse idée de grouper dans une même composition, le baptême de Clovis, celui de Jésus-Christ, la piscine probatique dont un ange agite les eaux, et le Saint-Esprit planant

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

39

LA GOUVERNANTE MODÈLE

HISTOIRE LYONNAISE

(Voir le journal depuis le numéro 74.)

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

AMÉLIE

Il y avait quinze jours que, dans la rue Mercière, l'atelier de M. le peintre Dupont était fermé. Aux allées et venues toujours infiniment bruyantes des jeunes gens ses élèves, et aux rencontres assourdissantes dans les trop étroits colimaçons de la vieille ruelle, avaient succédé, pour l'immeuble et le quartier, un calme que les indigènes goûtaient d'autant mieux qu'ils en connaissaient autant la valeur que son peu de durée, car, en dépit des recommandations, voire les réprimandes solennelles du majestueux professeur, les rapins ne manquaient pas un seul des paisibles trafiquants en butte jour et nuit à la horde tapageuse. Donc on trouvait rationnel de s'ébattre, à son tour, en l'absence de l'ennemi commun. Aussi

l'auvent de la boulangère et le banc de la marchande des quatre saisons furent-ils garnis à la nuit tombante, et à entendre les bonnes gens se féliciter avec autant d'entente, un étranger écoutant ces congratulations longuement débitées eut supposé un nouveau retour, non des Prussiens de 1870, parce qu'on était en l'an de grâce 1885, mais de celui des premiers cosaques en 1815, au lieu de la promenade, à travers champs, d'une centaine de jeunes gens, imberbes pour la plupart.

— Ils sont donc enfin filés, ces démons d'enfer, dit Mme Carré, la fruitière, ouvrant la boîte de ruolz aux doigts circonspects de M. Pivert, le marchand de bouchons. Dire pourtant qu'on est mis « en image » par ces polissons-là, si on a l'air de se fâcher contre leurs insolentes niches, quand, vrai Dieu! il y a de quoi... A-t-on jamais vu M. Plâtre, votre voisin, moi et tant d'autres, tous des gens sur l'âge, payant patente et loyer rubis sur l'ongle et être mis en rouge, ou en noir... en tout, quoi! Enfin, que M^{me} Chauffet qui m'écoute semblait l'autre jour... sur du papier, car ils l'y avaient mise, ces brigands, sur son volet... où elle était grande comme la moitié de sa devanture et avec bien tant et tant de couleurs, que cette chère dame semblait l'arc-en-ciel. Ici donc! appuya la plaignante... une femme si honnête se voir collée, ni pus ni moins qu'une affiche de faillite et à 45 ans encore...

— Qua...rante, s'il vous plaît, voisine, rectifia aigrement Mme Chauffet la boulangère... et encore à la Saint-Martin... ne

sommes-nous pas en août, ce n'est qu'à la Saint-Martin qui vient encore...

— Elle vient trop vite toutes les années, ajouta sentencieusement M. Granju, directeur d'une petite pension dans le quartier, dont les élèves avaient de même pris leur volée. Et mesdames, et ne vient-elle pas longtemps pour beaucoup d'entre nous. Aussi, dans cette vie si courte, ne faudrait-il prendre garde à toutes ces minces bagatelles dont vous parlez, mais profiter largement des bons jours pouvant survenir...

— C'est bon! assez causé, m'sieur Granju, on voit bien que vous n'avez pas été placardé en peinture, vous, s'emporta M^{me} Chauffet! Avec ça que c'était si drôle, n'est-ce pas, de voir quand vous ferez ouvrir votre boutique, une trentaine de désœuvrés qui poussent des ah! ah! à fendre des planches, et puis qui se tordent de rire après vous avoir aperçu, de sorte qu'on ne sait pas ce qu'on devient, on s'ensauve pour se consulter de la tête aux pieds si on serait descendu de sa *suspente* dans un état convenable. Mais ce matin-là, je n'y ai rien compris, avec ma toilette de tous les jours, ma robe d'escaut amarante, mon fichu de soie bleue à pois jaunes et mon bonnet à rubans verts...

— Nous autres blondes, minauda celle que toujours les rappins avaient baptisé : « Le Sac », nous autres blondes, il faut des couleurs pour nous réchauffer le teint.

— Ah! ma chère dame, s'empressa l'instituteur galant, se

sur les eaux, au commencement du monde. Nous donnerons dans la suite à paraître de notre étude sur le zodiaque, une explication assez simple, à la fois scientifique et orthodoxe, rationnelle et mystique, de ces recurrences, de ces fugues, de cette coïncidence entre les mythes et l'histoire.

Il serait d'un cléricisme faux et étroit de dédaigner ces problèmes qui s'imposent et dont la solution est un appoint à notre foi religieuse, outre qu'elle peut seule répondre aux assertions de la demi-science maçonnique.

Nous renverrons d'ailleurs ceux que ces questions intéressent à un ouvrage posthume d'un des dignitaires les plus savants de l'Eglise romaine, Mgr Windischmann, dans ses études zoroastriennes. Retournons à nos fleurs de lis ; disons d'abord que lis et lotus ont probablement avec tmèse et métathèse, le même radical primitif gld, qui est aussi celui de Lyon, Lugdunum, et qui signifie brillant.

Le blason de France avait pour devise cette parole si profonde de l'Evangile, et qui est la condamnation de notre société industrielle : *Lilia non laborant, neque nent*, les lis ne travaillent ni ne filent, pourtant ils sont mieux vêtus que Salomon dans sa gloire. Mais ces mots n'étaient ici qu'une formule de la loi salique, avec cette signification que l'héritage des lis ne tombe point en quenouilles.

Une autre devise était aussi celle tirée des prophéties d'Esdras : De toutes les fleurs, je me suis choisi le lis. Enfin, le cri d'armes était le mot : Espérance, de laquelle, dit poétiquement saint Bernard, le lis a le parfum. Une erreur assez commune est de croire que l'écu fleurdelysé appartient au nom de Bourbon, ce sont les armes nationales, celles de la France, que Robert, quatrième fils de saint Louis, eut le bon esprit de garder, lorsqu'en se mariant avec Béatrice, héritière du Bourbonnais, il prit le nom de Bourbon. Les armes de Bourbon ancien sont un lion de sable brochant sur des coquilles.

Jusque sous Charles V, les fleurs de lis furent sans nombre sur le Champ d'Azur de l'écu ; elles furent alors réduites à trois, en l'honneur de la Trinité. La fleur de lis est généralement assez mal reproduite par les peintres et les graveurs. Sa forme héraldique pouvant d'ailleurs être allongée ou replète, est bien définie et fixée : c'est une courbe du cinquième degré, à l'équation mystérieuse.

Les rois concédèrent souvent les fleurs de lis à des armoiries particulières, en récompense d'actions d'éclat ou de services. C'est ainsi que Chateaubriand, en souvenir d'un croisé de ce nom, porte-oriflamme, tué à la bataille de la Massorah, a pour blason : de gueules, semé de fleurs de lis d'or, avec cette devise : mon sang rougit les bannières de France. Nous ne citerons que cet exemple, le plus fameux ; n'oublions pas toutefois les armes octroyées à Jeanne d'Arc : de France à l'épée couronnée.

La maison de Wignacourt à laquelle appartient le grand-maitre de Malte, dont le Caravage nous a laissé un si beau portrait, porte dans ses armes une fleur de lis particulière dont la partie inférieure est coupée ; on dit héraldiquement qu'elle a le pied nourri.

La ville de Florence a pour armes parlantes une fleur de lis ornée, dite épanouie dans le langage du blason. Enfin les différentes branches de la maison de France se distinguaient par ce qu'on appelle des brisures : Orléans porte en chef une pièce appelée Lambel ; ce sont trois petites pendeloques, lambeaux, lambrequins, du vieux saxon Lamb, qui signifie brebis, toison.

Tel est l'écu et le palladium de la France, jadis l'objet d'un véritable fétichisme, à ce point que Barbey d'Aurevilly dans son beau roman de *l'Enfermée* a pu nous montrer avec vérité un chouan avalant un cachet fleurdelysé en guise de viatique.

Dans notre article prochain, nous aurons lieu de dire des choses intéressantes sur l'écu de Navarre ; quelques considérations sur l'écu de Bretagne seront le complément nécessaire de notre glose.

(A suivre)

ADAMAS.

hâtant de puiser l'inspiration dans une prise de tabac, vous n'avez pas besoin de toutes ces couleurs pour nous charmer, et je promets que sous votre bonnet, votre fichu... Il s'arrêta, le digne homme, craignant de commettre quelque énormité qui le perdrait sans espoir dans l'esprit de la puissante, mais rigide femme, qu'il convoitait fort, vu que l'habitude probable du calcul avait tout de suite montré au maître d'école, un total plus qu'avantageux dans les profits sans pertes, d'une sienne union avec la forte veuve. Afin de sortir d'embarras, le prudent Granju montra à la dame de ses pensées et à la ronde de ses auditeurs une tabatière ouverte, pendant que la maligne dame Carré, la fruitière, soufflait au sien ami, M. Pivert, marchand de lièges : sous sa robe amaranthe et ses cinq ou six buses surtout, ça ferait une baleine grosse comme la tour Pitrat, et sans son fichu, on verrait son cou rouge comme celui d'une dinde.

Les trois discoureurs en étaient là de leurs différents colloques, lorsqu'une jeune fille de seize à dix-huit ans, vêtue d'une robe d'Orléans noir uni, d'un châle de fantaisie lequel, glissé un peu des épaules, laissait apercevoir un petit col bien blanc, encadrant un cou si gracieux de forme, que vu de côté, on se serait pris à presser le pas, afin de découvrir au plus vite le si joli visage qu'il devrait nécessairement accompagner. Cette jeune fille s'arrêta devant les voisins, cessant leur verbiage subitement, lors qu'elle leur souhaita le bonsoir d'une voix douce et polie, puis, s'adressant à Mme Chauffet :

Une Fête du Zig-Zag

Le *Zig-Zag* a fait son apparition dans le monde parisien. Trois cents invitations avaient réuni une société d'élite à la salle Beethoven.

Mlle Sezzi a d'abord récité d'une voix chaude et vibrante le *Berceau* de Lalluyé ; ensuite Mme B... a chanté, avec sa beauté et sa jolie voix, le *Réveil* de Wekerlin ; enfin, d'une façon tout à fait gracieuse, M. T. de Waghan, auteur de la *Vie à bon marché* et président de la Société végétarienne de Paris, a fait une conférence très intéressante sur son excursion à la Méditerranée, dans son batelet de carton-pâte apporté par son domestique. On se demande comment, un homme appartenant au grand monde parisien, peut ainsi exposer son existence et se lancer entre le ciel et l'eau sur cette coquille de noix qui semble un jouet mignon de chez Giroud. M. de Waghan intéresse d'autant plus qu'il va faire prochainement, sur cette yole, la traversée du Pas-de-Calais.

Quant à la comédie de salon de Mme Sezzi, elle a été jouée avec une verve entraînante. M. Liesse remplaçant M. Galipeau empêché. M. Liesse est un artiste de grand avenir, il a beaucoup contribué au succès de la pièce, qui compte des situations très comiques et des mots très heureux.

La fête s'est terminée par la danse, il fallait bien que la jeunesse eut sa part de divertissement.

Le *Zig-Zag* a maintenant son droit de cité, il inaugure une institution qui va s'établir d'une façon permanente : la Société du *Zig-Zag*. Nous lui souhaitons bonne chance, il est maintenant des nôtres et compte déjà des amis nombreux et dévoués.

Nouvelles en Zig-Zag

Saïgon, le 2 janvier 1885

Mon cher Erual,

J'apprends ce matin par deux chroniques théâtrales coupées dans des journaux lyonnais, l'impression produite sur MM. de la Presse locale par la première représentation de *Mousseline*.

Je vous avoue que j'ai poussé un formidable oh ! quand j'ai vu Louis Besson taxé de naturaliste. Ah ça ! est-ce qu'on perd la tête dans cette bonne ville ? On a beau adorer le sirop Georges Ohnet et les soporifiques Mazade et Cherbuliez, il faut pourtant ne pas jeter à tort et à travers cette prétendue classification *naturaliste*, que beaucoup de gens font synonyme de pornographe.

Louis Besson je puis en parler en connaissance de cause, n'est point ce qu'on veut absolument désigner du nom de naturaliste. Son œuvre est bien au contraire entachée de romantisme. Cette tendance est d'ailleurs le fond de son tempérament ; par caractère, par goût, il est essentiellement romantique, mais d'un romantique particulier. Il est romantique comme Mendès est parnassien. Ceux que choque le langage de *Mousseline* n'ont qu'à parcourir le roman dont le drame est issu pour comprendre et connaître son auteur, mon excellent et bon ami, avec lequel, maintes fois nous nous sommes empoignés à propos de Balzac et de Zola ; lui, leur préférant les grands combattants littéraires de 1830.

Louis Besson est un analyste, mais son analyse, son document vécu est toujours enguirlandé de fanfreluches romantiques. Quelle nature est plus poétique, plus sentimentalement naïve que *Mousseline* lorsqu'elle songe ou parle de son village.

— Ma mère, si on vient me réclamer, veuillez dire que j'en ai pour une demi-heure au plus, au magasin où il me faut choisir des modèles de Paris...

— Ma petite Milie, répondit la boulangère, tu sais qu'aujourd'hui nous ne bougeons pas de chez nous, n'est-ce pas samedi, et j'attends mes marchands de farine, qui viennent toujours chercher l'argent pour leur marché de la Guillotière, punctua la tambourineuse, vis-à-vis du public la jalouse malgré la Bourse ouverte aux différents emprunts. Mélinette, sois sans inquiétude, va, sans te presser, mon bijou. Ils attendront assez... Est-ce qu'ils pourraient te remplacer ?

— Oh ! maman ! essaya la fleuriste d'un ton de reproche... Elle s'esquiva, sachant à l'avance, qu'à son endroit la marchande, si autoritaire pour d'autres, ne voudrait jamais assez glorifier sa Mélinette. Aussi, Mélinette, saluant en toute hâte, se dirigea contre la rue Centrale.

— En voici une gentille jeunesse, Mme Chauffet, jamais ça ne sort qu'à la forcée, et ça travaille, grands dieux ! et quand même levée à l'aube, certifia le brave Pivert.

— Et, interrompit la fruitière croyant faire pièce à Mme Chauffet, toujours jolie avec la même robe, le même chapeau et, je crois, le même col.

La dame visée, sentit l'épigramme, mais comme Amélie fut son

Ses actes, ses faits, ses gestes sont empreints du suc de 1830. C'est une malade rêveuse, une nocuse à part, dont le vrai, comme personnalité et faux dans la généralité, c'est-à-dire dans le caractère de la femme de brasserie Burnichon, dont le langage spécial provoque des ah ! et des oh ! est le seul personnage pour lequel l'auteur ait fait abstraction de son individualité.

Burnichon est un enfant à part que Besson a travaillé avec efforts ; il a réussi à vaincre ses tendances lui donnant la vie, mais cet effort lui fut pénible et lui causa plus de travail que tout l'ensemble de son ouvrage. On ne peut pas plus reprocher à Besson les fantaisies phrasiologiques en usage dans les établissements du quartier latin que bégaiement *Mousseline*, inconscience de son parler vulgaire, qu'on ne peut chercher chicane à Molière pour sa désinvolture dans laquelle il se complait pour les explications scabreuses dont fourmillent nombre de ses comédies.

Donc *Mousseline*, si légère que cette œuvre paraisse, n'en est pas moins le résultat de la patiente étude d'un romantique, et je ne puis que souhaiter à tous ses détracteurs, d'être aussi personnels que lui, et désirer longue vie à *Mousseline* que j'ai connue au berceau, à l'époque où Sarah Bernhardt l'adopta pour l'Ambigu. Les Lyonnais auront à cœur d'encourager leur jeune compatriote, Louis Besson, en allant souventes fois applaudir *Mousseline*, pour la rendre centenaire.

Ant. BRÉBION.

LES PREMIÈRES

ODÉON

La Maison des deux Barbeaux, comédie en trois actes de M. Theuriot et Lyon — *L'Ile aux Corneilles*, comédie en un acte en vers, de M. Ernest d'Hervilly.

Une première à l'Odéon ; la course est lointaine c'est vrai, mais la chose vaut bien la peine de se déranger, surtout lorsque c'est la première également de la direction effective de M. Porel.

Je le sais, M. Porel est un excellent administrateur et a déjà fait ses preuves depuis dix-huit mois comme collaborateur constant de M. La Rounat. Mais, c'est égal, j'en veux au fauteuil directeur d'enlever à la rampe ce fin et sympathique comédien.

Les abords généralement si paisibles du second théâtre français offrent une animation insolite. Affairés, les commis de la librairie Marpon et Flammarion regardant passer avec étonnement cette foule d'habits noirs. Les arcades ne sont pas souvent à pareille fête. Les cochers du quartier sont tout à la joie ; il y a belle lurette qu'ils n'avaient eu pareille aubaine, et avec ça la pluie ; heureux collignons de Vaugirard et de Montparnasse, quel cierge vous devez à M. Sylvestre ; rien du charmant conteur de *Gil Blas*.

Très jolie salle ; des toilettes, beaucoup de toilettes, ces dames n'ayant pas craint d'affronter les brouillards et les solitudes de la rive gauche : la critique est au grand complet ; dans sa loge, M. Porel doit se frotter les mains en suivant d'un œil complaisant ces habits noirs symétriquement rangés à l'orchestre.

Le rideau se lève sur *L'Ile aux Corneilles*. — On a bien joué avant *Célimène*, un hors d'œuvre permettant à son altesse le public des premières de terminer son dîner ; aussi n'en parlerons nous pas.

Très gentille *L'Ile aux Corneilles*. Je veux bien que l'intrigue soit nulle ou presque nulle, enfantine même, mais les vers sont faciles et très gentiment tournés, et cela suffit à assurer le succès de la pièce. M. Amaury, un jeune premier aussi jeune que blond, enlève prestement l'acte, malgré la longueur évidente des premières scènes, très agréablement secondé par Mlle Réal, la Virginie de ce nouveau Paul. O Bernardin !

Les acteurs sont rappelés ; le nom de M. Ernest d'Hervilly,

seul, unique fétiche, la dame redoublant les éloges, finit en disant :

— Ah ! je donnerais bien dix litres de mon sang pour qu'elle fût à moi, en propre... afin d'être rassurée... n'ai-je pas tous les jours la frayeur qu'on me la vienne réclamer...

— Oh ! voisine, insinua la maligne dame Carré, riant pour émuquer un peu sa flèche, Mlle Amélie vaudrait assez la peine que vous en donniez vingt... de litres, d'autant plus que ça ne gênerait guère.

— La, la, la... s'écria M. Granju volant au secours de sa grosse idole qui, de rouge, devenait violette à sa fureur... ne vaut-il pas davantage faire envie que pitié ?... Et, quant à moi, je trouverais qu'un quart de litre tout seul porterait tort à la fraîcheur de Madame.

— On vous croit de reste, souligna la vindicative fruitière qui, poussant l'ami Pivert du coude, ajouta en catimini :

— Le savant aurait alors moins à prendre.

La terrible farinière ne vit, pas plus qu'elle n'entendit, heureusement pour l'imprudente lui devant 250 francs qu'il aurait fallu « cracher » *illico*... Aussi, rassénérée reprit-elle le laudate de son unique favorisée...

(A suivre).

ERUAL.

fournisseur attiré de la maison, est salué par des applaudissements beaucoup plus nourris que M. Amaury et Mlle Réal après leur omelette providentielle et légère sur l'île.

C'est un rien, dirait Rip, mais ce rien est charmant, et je lui prédis grand succès cet automne dans les châteaux.

Voici maintenant la pièce de résistance, quelque chose comme le rôti : on mange toujours au théâtre ; ce soir, c'était du bœuf à la mode ; serions-nous débarrassés du veau. — Heureux comédiens.

Ceux de nos lecteurs qui suivent la *Revue des Deux-Mondes* et l'*Express de Lyon*, connaissent l'intrigue de la pièce. La maison des deux Barbeaux est, en effet, tirée d'un roman publié sous ce titre par M. Theuriet dans la revue Saumon ; M. Theuriet est un styliste délicat et aimable, et avec sa collaboration avec M. Lyon, un membre du jeune barreau, il a dû faire de son roman une comédie bourgeoise d'une très bonne allure.

Hyacinthe et Germain Lafrogne, les deux Barbeaux, comme on les appelle à Villotte, du nom de leur maison de droguerie, sont deux vieux célibataires, braves et honnêtes gens, mais de frons originaux. L'ainé, Hyacinthe, tombant à la soixantaine, est mou et indécis, le type du bonhomme qui n'a jamais pu prendre une résolution ; le cadet, Germain, un brave homme, lui aussi, cache un cœur d'or sous la fourrure d'un ours mal léché, — très mal léché même, à en croire sa future femme, la belle Laurence.

Tante Lénette, qui tenait leur maison, est morte, laissant un vide irréparable dans le cœur de ces deux grands enfants.

Catherinette, leur bonne, se fait vieille, laisse refroidir la soupe et brûler le bœuf à la mode : la situation devient intolérable, il faut une femme dans la maison, l'un d'eux prendra une résolution héroïque et se mariera. Précisément, ils ont une petite cousine de dix-neuf ans, Laurence, qui, faute de dot, ne trouve pas de mari : Laurence deviendra Mme Lafrogne.

— Fort bien ; mais qui l'épousera, Hyacinthe ou Germain ?

Hyacinthe, évidemment, ce droit lui revient, c'est l'ainé. — Pas du tout, précisément pour cela, c'est Germain qui la doit épouser. Les deux frères ne se mettent pas d'accord : dans un chapeau ils tirent le nom du prétendant, celui de Germain sort : Hyacinthe fait de même et va demander la main de Laurence pour son frère. — Rideau.

Ce premier acte d'une clarté très grande, très bonne exposition, fourmillant de détails charmants, a été très chaleureusement applaudi : voilà qui promet gros pour le nom des auteurs.

Malheureusement, dans le second et le troisième acte, ces promesses ne sont pas tout à fait tenues : la pièce traîne un peu et il y a pas mal de longueurs.

Germain Lafrogne est un cœur d'or, mais c'est un ours mal léché qui ne sait pas prendre sa femme : Mme Lafrogne jeune s'ennuie, malgré la somptuosité de son salon, un mémoire de dix-huit mille et quelques francs, ils vont bien les tapisseries de Villotte, tandis que son époux chasse et culotte consciencieusement de bonnes pipes.

Aussi le loup ne tarde-t-il pas à s'introduire dans la bergerie, sous la forme d'un jeune attaché au parquet de Villotte, apprenti substitut, fraîchement émoulu de la faculté de droit, cachant, sous les dehors glacés du magistrat, les bien naturelles passions d'un jeune homme privé de Paris et de ses faciles distractions.

Mme Lafrogne est jeune et s'ennuie ; M. Xavier Duprat, c'est le nom de l'intéressant attaché, est également jeune et également s'ennuie, demeurant sous le toit de la belle indifférente, locataire des frères Lafrogne, quoi de plus naturel qu'un brin de flirtation avec la séduisante jeune femme.

Ce sont d'abord d'innocentes promenades dans les environs de Villotte, très pittoresques, je n'en doute pas ; puis, le cœur du ministère public s'enflamme, que diable, le platonique ne suffit pas toujours, surtout après trois mois de province, et le jeune homme, facilement encouragé par la faible résistance de Laurence, lui donne rendez-vous pour le soir.

Désespoir de Mme Lafrogne. Ne sachant à quel saint se vouer, la jeune femme prévient sa mère, voulant à tout prix éviter ce fatal rendez-vous.

La mère, caractère de vieille coquette assez incompréhensible, du reste, au lieu d'aller trouver M. Duprat, comme elle le promet, ce qui, entre parenthèses, me paraît assez léger, conte la chose à M. Nivard, le prétendant éconduit de Mlle Laurence, en le chargeant de mettre un terme aux assiduités du trop brûlant voisin.

Naturellement, M. Delphin Nivard se garde bien de cela et, tenant sa vengeance, se contente d'adresser une lettre anonyme à M. Germain, qui soudain redevient l'ours mal léché du premier acte.

Les deux frères, prétextant une affaire urgente qui les appelle à l'un de leurs fermes, s'absentent laissant seule la jeune femme. Xavier Duprat, escaladant le balcon à l'instar d'un héros byronien, vient surprendre la jeune femme, se traînant à ses pieds dans un suprême aveu.

Vlan ! — Tandis que la jeune femme résiste du mieux qu'elle peut — chose bien naturelle quand huit cents personnes peuvent être témoin de vos faiblesses ; Germain survient, écrasant les coupables de sa muette colère et de son mépris.

Naturellement, le troisième acte est consacré à la réconciliation du mari et de la femme, et, à la plus grande honte de M. Delphin Nivard, le public se sépare sur le coup de minuit et demi, applaudit le nom des auteurs et souhaitant une bonne nuit à M. et Mme Lafrogne, qui l'ont bien méritée après trois mois de bouderie.

Telle est la comédie de MM. Theuriet et Lyon. A côté de charmantes scènes d'intérieur, se révèle parfois de l'inexpérience,

beaucoup d'inexpérience, mais grâce au premier acte, universellement goûté, c'est un joli succès, inaugurant heureusement la direction de M. Porel.

L'interprétation est fort satisfaisante. M. Chelles, chargé après M. Lafontaine du rôle de Germain, a su lui donner beaucoup de relief et de vigueur, tandis que M. Cornaglia donnait à celui de Hyacinthe l'apparence bonasse qui lui convient.

M. Marquet, un jeune lauréat du Conservatoire, n'a que quelques mots à dire dans le rôle de Xavier Duprat : c'est regrettable, à les entendre, on désirait que son rôle fut plus long.

Mlle Borety se montre parfaitement charmante dans le personnage de Laurence et sait y être très touchante.

Mme Crosnier, la meilleure comédienne de la maison, donne un relief étonnant au rôle épisodique de la vieille Catherinette : tous les mots portent.

Regrettons, en terminant, le peu de voix de M. Barral, un excellent comédien, qui, malgré tout son art, mange une partie de son rôle et rend incompréhensibles certaines scènes.

Pierre DUFAY..

Société du Zig-Zag

Président d'Honneur : VICTOR HUGO.

Comité d'Honneur : JULIETTE ADAM, JULES CLARETIE, Princesse TOLLA DORIAN, C. MENDÈS, JOSEPHIN SOULARY, A. VACQUERIE.

Demandez les statuts à Aimé Delyon. — La collaboration au journal est le privilège exclusif des sociétaires.



LE SALON LYONNAIS DE 1885

65. — M. BERGERET.

A l'aspect de vos belles huitres,
Leur couleur disant leur fumet,
Vous recevrez un cent d'épîtres
Pour les vendre à tout vrai gourmet.

614. — M. VERNAY.

Cette cerise appétissante
Dans quel Eden a-t-elle crû ?
Vite, maître, qu'on en replante,
L'arbre va se trouver décré.

528-529. — M. RIVOIRE.

Vos pivoines à l'aquarelle,
Et ces chrysanthèmes aussi,
Au lieu de se chercher querelle,
Font un bien bon ménage ici.

135. — M. CASTIN-DESGRANGES.

Des fruits vous faites la cueillette
Avec tant de feuillage vert,
Que ça devient une omelette.
La mode en vient-elle au dessert ?
(A suivre) ERUAL.

Le compte-rendu de la soirée de l'Union chorale du 7 février nous étant parvenu trop tard, il sera donné dimanche prochain.

Nouvelles littéraires

La Vie à bon marché, tel est le titre du nouvel ouvrage de M. E. Tanneguy de Wogan, que vient de mettre en vente la librairie Plon, et qui constitue la suite de *Moyen de vivre pour dix sous par jour* (Dentu). *La Vie à bon marché* est un ouvrage des plus pratiques et des plus intéressants, il est accompagné de nombreux menus et recettes pour repas d'un bon marché étonnant.

La presse parisienne fait le meilleur accueil à ce volume dont nous reparlerons sous peu. Le *Zig-Zag* va, du reste, publier le portrait et la biographie de son auteur, président-fondateur de la Société végétarienne de Paris, dont nous sommes heureux de faire partie comme membre honoraire.

A. D.

L'ESSOR

Société littéraire et musicale donne aujourd'hui dimanche 15 courant, une matinée à la salle de la Pépinière.

Voici le résumé du programme :

- 1° *L'affaire de la rue de Lourcine.*
- 2° *Le pari*, comédie inédite en vers.
- 3° *Entre amis*, comédie inédite.

Et de nombreux intermèdes.

Le *Zig-Zag* en donnera le compte rendu détaillé.

ERRATA

Dans le baptême de M. de Laboulaye, il faut lire :

Laissons la dragée aux enfants.

Dans la dernière strophe à Appian, lisez :

L'étoile te constellera.

Étrennes du « Zig-Zag »

Rue Truffaut, 34, Paris

Nous donnerons en étrennes à nos abonnés en outre leur abonnement et le droit d'y écrire sans autre frais un abonnement d'un an à la *Revue Populaire*, illustrée bi-hebdomadaire, grand format, 45 colonnes de texte publiant les romans et nouvelles de nos illustrateurs et célébrités littéraires aux prix de 14 francs par an, 7 francs 50 pour six mois.

L'abonnement au *Zig-Zag* est payé par ce prix-là.

Deux abonnements à la *Revue populaire*, pris ensemble, 23 fr., au lieu de 29 fr. s'ils étaient pris séparément.

Portraits graphologiques. — En nous envoyant dix lignes d'écriture courante (non-contrefaite, non appliquée, ceci rend l'expérience impossible) on peut avoir la description du caractère de celui ou celle qui les aura tracées. Le portrait graphologique est au prix de 2 fr.

Le paraphe habituel est utile bien souvent. Ecrire sur du papier non tracé : laisser aller la plume droite ou de travers, avec ou sans marge ou marge irrégulière, à son caprice. Ces conditions ne sont pas indispensables mais d'un grand secours. Ne jamais envoyer d'écriture dite *tournée* ou *renversée* : c'est la contrefaçon de l'individu ; impossible de juger.

A LA RENOMMÉE

44, place de la République, 44

GRAND CHOIX DE CHAUSSURES DE SOIRÉES

Pour hommes et pour Dames

Pour hommes **souliers vernis**, de toutes formes très élégantes et bottines fines.

Pour Dames **souliers satins**, de toutes couleurs depuis 7 francs.

Bas soie, mi-soie et fil d'Ecosse

de toutes nuances depuis 3 f. 50, jusqu'à 25 fr.

THÉS DE CHINE

Thé de soirée — Thés Souchong

Pékao à pointes blanches, oranges — Schulang, etc.

IMPORTATION DIRECTE

Pharmacie GAVINET

LYON — 4, rue Bellecour — LYON

LAINES

A TRICOTER ET AU CROCHET

Pour Œuvres de charité, le 1/2 kil.....	4 fr.
Gris mélangé, cachou, etc	5 »
Mérinos et Saxo écrus	5 »
— toutes nuances.....	6 »
Cachemire blanc et noir.....	6 »
Anglaise irrétrécissable écrue	6 »
— toutes couleurs.....	7 »
Persan blanc, noir, couleur.....	7 »
Mohair — —	7 »

Robes et Manteaux d'Enfants, Pelerines et Fichus

A. ROYANÉ, 1, rue de la Préfecture

Prix de Gros **AU SORBIER** Prix de Gros

Parures de Bals et de Mariées

Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16 (près la Bourse), LYON

Plumes et Fleurs — Chapeaux de Feutre

CHAPEAUX DE PAILLE

Forme pour Chapeaux — Pour tout genre de — Dentelle

FICHUS — VOILETTES — RUCHES

LIQUEUR DES DAMES (Voir les annonces à la quatrième page)

A tous ceux qui souffrent d'épilepsie, de crampes et de maux de nerfs, nous recommandons instamment la méthode si universellement connue et quasi-miraculeuse du Prof. Dr Albert, Paris, 6, Place du Trône. 6. Que tous les malades s'adressent donc à lui avec confiance et beaucoup d'entre eux retrouveront la santé qu'ils désespéraient jamais recouvrer. Traitement par correspondance, après communication de l'histoire détaillée de la maladie. Monsieur le prof. Dr Albert n'accepte les honoraires qu'après constatation de résultats sérieux.

Le Gérant : P.-M. PERRELLON

Lyon — Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 23

